

LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 15/10/2003



Un documentaire pareil, aussi dense, digne et délicat, se doit d'être vu deux fois. L'idéal serait de commencer par une dégustation à l'aveugle, vierge de toute information mal acquise. Pour découvrir pas à pas, la comprenette affûtée et le coeur serré, la magnifique enquête en eaux troubles de Mariana Otero, sur le mystère de la mort de sa mère, décédée « d'une appendicite » en 1968, l'année de ses 5 ans. A elle seule, la première vision est une expérience émotionnelle rare, entraînant des secousses intérieures tenaces. Une fois le secret révélé (au bout d'une heure de film, mais pas au bout de ces lignes), l'envie de rester en compagnie de cette famille se fait fortement ressentir. On peut alors revoir le film d'un autre oeil, tout aussi baigné de larmes, mais plus perspicace. La vérité se chuchote dans chaque recoin. Tout fait signe. Un arbre habité par trois nids, dont l'un semble se désagrèger. Un crucifix à l'embranchement d'une route de campagne. Un village breton qui s'appelle Tribehou, drôle de mot-valise (tri comme trois et tribu, hou comme houx, plante hivernale et épineuse). Cinéaste réactive aux paysages comme aux visages, Mariana Otero signe un jeu de piste psychanalytique d'une grande intelligence.

Elle ne règle pas ses comptes avec les siens. Le regard noir et décidé, traversé d'éclairs de souffrance digérée, elle écoute, intègre, médite. Sa démarche exemplaire révèle le pouvoir de clairvoyance de l'enfance. Sans violence ni rancune, elle fait jaillir la vérité qui dormait en elle à son insu. « On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu », dit le proverbe. Petite, Mariana Otero avait appris à se taire, comme dans toute famille nouée par le secret. En paix avec elle-même, elle brise le silence avec une obstination minutieuse. Les tête-à-tête qu'elle provoque avec sa grand-mère, son père, sa tante, son oncle et sa soeur (l'actrice Isabel Otero) ne sont pas des combats. Ce sont des chants d'amour calmes et respectueux. Le plus retentissant, le plus émouvant aussi, est voué à sa mère, Clotilde Vautier, peintre disparue à la veille d'une grande

exposition, alors que la gloire semblait proche. Histoire d'un secret est un tombeau au sens artistique du terme. Femme d'image, Mariana Otero offre une création visuelle à sa mère. Ce film, c'est son tableau à elle. Comme les toiles maternelles, vibrantes et organiques, toutes en effacements et en surgissements, il porte la vie en lui.

« Fais comme moi, dors », marmonne sa grand-mère d'une voix rauque, à bout de souffle. Tout en caressant la joue de la vieille dame, la réalisatrice fait acte de désobéissance salvatrice. Elle réveille. Les peintures de Clotilde, étranges corps de femmes altiers et absents, comme encombrées par un trop-plein de vie. Clotilde elle-même, dont le film ressuscite les élans brusques et les éclats désespérés. Mais surtout, Mariana Otero éveille les consciences. Au terme de l'enquête, l'histoire de son secret devient l'histoire de notre secret. Un secret politique et social que l'on a honte d'avoir oublié. Marine Landrot